

ordinaire, et peut-être un millier d'étrangers. Après un moment d'hésitation, on a décidé que M. Panshon irait prêcher en plein air, en face de la maison de M. Lanyon, ami qui recevait un nombre considérable de pasteurs. Cinq mille personnes se sont réunies sur la pelouse, et ont écouté, avec autant de recueillement qu'on pouvait en attendre, des paroles vivantes et éloquentes sur : " Je fais une chose, c'est que délaissant les choses qui sont derrière moi, je cours vers le but." Plusieurs frères s'étaient chargés des préliminaires du service. On avait entonné pour premier cantique : " Voyez quelle immense flamme s'élève allumée par une étincelle de la grâce ! N'avez-vous pas vu poindre la nuée petite comme une main d'homme ? Voyez la maintenant s'étendre sous tous les cieux et couvrir la terre altérée ! " Dans ce moment solennel plus d'un auditeur s'est probablement reporté, par la pensée, aux faibles origines du Réveil dans le Cornouailles ; plus d'un chrétien aussi s'est attendu par la foi à l'effusion puissante de la grâce pour qu'elle achève l'œuvre déjà si avancée ! quelle scène ! quel moment ! quelles émotions !

A deux heures et demie, la grande chapelle a tout juste suffi à l'assemblée. M. A. Macaulay, frère écossais, dont je dirai peut-être encore un mot plus tard, a eu l'heureuse idée de prêcher à la jeunesse sur : " connais le Dieu ton père." M. Macaulay est très instruit, doué d'une originalité vive et frappante ; c'est surtout un homme laborieux et dévoué. Il nous a fait une prédication, préparée sans doute quant au plan, mais improvisée quant à une foule d'éclaircissements saisissants. Il a raconté avec simplicité sa propre conversion. Ses appels ont profondément remué son vaste auditoire. Espérons que pour les vieux comme pour les jeunes, sa parole aura été " pain jeté sur la face des eaux, et que l'on retrouve après plusieurs jours."—Le loisir me manque dans ce moment pour vous donner d'autres détails ; je vous écrirai de nouveau dans quelques jours, si Dieu le permet.

En attendant, veuillez recevoir mes salutations.

2ÈME LETTRE.

Castel, Guernesey, 4 septembre 1862.

Cher frère,

Retenu ici par les suites d'un accident, il m'eût été difficile de vous écrire plus tôt ; aujourd'hui, grâce à Dieu, je vais mieux et j'espère dans peu de jours être rendu à ma famille et à mon œuvre. Je voudrais continuer à retracer les impressions que j'ai reçues à la